

LE MARQUIS.

A la Comédie-Française, mon oncle, jamais ailleurs.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Messieurs, je n'entre pas dans ce débat; vous pouvez le vider à votre aise, je ne m'arrête pas à des distinctions si frivoles... Mais, de grâce, comment vous y prendrez-vous pour justifier la noblesse de son opposition constante à toute idée généreuse? Je ne me ferai pas le champion de nos prétendues institutions, des Chartes de 1815 ou de 1830; ce sont des transactions éphémères, des leurres, des pièges, dont la destinée nous touche peu, et vous voyez que sur cet article le *Globe* n'est pas difficile à vivre... Sans entrer dans beaucoup de détails, je me bornerai à établir, en général, que votre haute société, votre bonne compagnie, comme il vous plaît de la qualifier, la noblesse enfin, a toujours été opposée à toute amélioration. Le progrès n'a jamais eu de plus mortelle ennemie.

LE MARQUIS.

De quelle noblesse parlez-vous? car il y en a de plusieurs espèces; ce mot semble indiquer un corps; erreur radicale! La noblesse n'a rien de compacte, elle n'a aucune unité; ses éléments sont non-seulement divers, mais ennemis. L'aristocratie française ne ressemble guère à Saturne;

c'est elle qui a été dévorée par ses propres enfants. Je vous épargne les arguties généalogiques, les vieilles subdivisions entre nobles anciens ou modernes, entre gentilshommes d'origine chevaleresque et anoblis, présentés et non présentés, ceux qui montaient dans les carrosses, et ceux qui n'y montaient point. Toutes ces dénominations de noblesse de robe et d'épée, de gens de qualité, de gens de bonne maison, de gens de condition, nuances imperceptibles, infinies, distinctions fractionnaires, algèbre de l'orgueil, inventée par les membres d'une même famille, mais d'une famille plus désunie que la race d'OEdipe. Toutes ces vieilleries ont à peu près disparu; il n'en est plus guère question que de loin en loin, dans des paroxismes de vanité heureusement assez rares; mais une grande division, une division fondamentale a pourtant survécu à cette incroyable diversité de pavillons et de bannières. Il y a tout un monde entre la noblesse de province et celle qui, tout en habitant la campagne pendant quelques mois de l'année, passe régulièrement ses hivers à Paris. Deux contrées placées aux deux extrémités du globe différent moins entre elles par leur manière de voir, de juger, de sentir. Cet éloignement pour nos institutions, qui en accusez-vous? Est-ce la noblesse de province? Vous avez par-

faitement raison. Là, comme ailleurs, il y a beaucoup d'exceptions à la règle; mais, en général, la Charte, dès son origine, y a été regardée comme un pacte impie; elle y a passé pour un lâche compromis avec la révolution; elle y a toujours été considérée comme un attentat aux droits de l'aristocratie, et, qui pis est, aux droits du clergé, car la noblesse de province est plus féodale que royaliste, plus dévote que féodale. La chambre des pairs, par exemple, a de tout temps été en horreur à cette caste. Elle voyait, dans la pairie, une aristocratie nouvelle, qui remplaçait l'ancienne en l'étouffant, et l'hérédité, sapée par la presse libérale, vient de tomber, aux applaudissements des nobles de province. La chambre des trois cents a véritablement représenté cette partie de la France. Attribuez-lui les folies de l'année dernière, vous aurez parfaitement raison; c'est elle, c'est son impatronisation dans les affaires, qui a ouvert l'abîme sous les pas d'un roi devenu son esclave, et d'un grand seigneur tombé en démence. Mais, je puis vous l'affirmer avec vérité et en pleine connaissance de cause, la masse de la haute société de Paris n'a point pris part à ces violences; habituée à une vie élégante et facile, aimant les arts, recherchant ceux qui les cultivent, se plaisant à se parer de célébrités de toute espèce, cette société, dans les derniers

temps surtout, s'était mêlée aux hommes des diverses couleurs d'opinions. Ce faubourg Saint-Germain, si accusé, si méconnu, n'était point cantonné dans une solitude superbe; il voyait beaucoup le faubourg Saint-Honoré, qui lui servait d'intermédiaire avec la Chaussée d'Antin. Qu'on se souvienne du bal des pauvres en 1829; les noms des dames commissaires n'indiquent-ils pas cette fusion? Les idées violentes, réactionnaires, n'y étaient point du tout accueillies; le ministère Villèle avait fini par fatiguer l'élite de l'aristocratie. L'arrivée de M. de Polignac lui fit peur, et l'opinion de nos salons, sage, modérée, mais un peu molle, était parfaitement représentée par le système de M. de Martignac. Jamais ministre ne fut mieux venu des femmes; jamais, en effet, il n'y en eut de plus aimable, de plus gracieux: ses manières étaient aussi agréables que sa politique était douce et rassurante. On désirait avec ardeur son maintien, et sa chute fut l'objet d'un deuil général. Il y avait certainement, dans la haute classe, quelques incorrigibles qui s'associaient avec les provinciaux, pour donner le premier coup de cognée aux institutions. Quelques plats valets ont certainement tâché de faire leur cour au prince en épaississant le triple bandeau qui couvrait ses yeux; il serait fort ridicule de le nier; mais, parmi les cour-

tisans même, combien n'y en eut-il pas qui déploraient l'aveuglement de leur maître. Ils ont cherché à l'éclairer, quelques-uns l'ont fait avec énergie, à la vérité c'était le petit nombre, et si, au lieu d'accuser la bonne compagnie de mauvaises intentions, d'hostilités aux libertés publiques, vous déploriez sa mollesse, son indécision, l'absence totale du relief dans ses démarches comme dans ses discours, monsieur, vous seriez dans le vrai. C'est là la plaie; c'est là l'infirmité des mœurs trop élégantes et trop polies; une éducation soignée, correcte, mais froide; un enseignement dont la mission est d'indiquer non ce qu'il faut faire, mais ce qu'il est bon d'éviter, donne à la vie aristocratique un ton brillant et monotone qui rappelle les peintures sur porcelaine; tout est uni, tout est propre, il n'y a rien de heurté, mais aussi rien de vigoureux. Là on apprend à trop respecter l'opinion publique, non pas cette opinion large et vaste, qui s'établit sur une espèce de vote universel, mais l'opinion étroite et limitée d'une coterie. On apprend à agir non pas suivant son cœur ou ses goûts, mais suivant sa position; c'est une table d'harmonie montée dès le berceau, et dont il n'est permis de s'écarter par aucune dissonnance. Aussi, tel brave qui s'élancerait sur la mitraille (et nos jeunes gens à Wagram,

à Austerlitz, n'étaient ni des nobles, ni des bourgeois, mais simplement des Français), tel qui eût affronté mille morts et même une destitution, sentait son courage défaillir à l'idée d'une mine équivoque, d'un air désapprobateur, d'un froid accueil dans la société où il passait sa vie; c'est cette fatale habitude de tourner éternellement dans le même cercle, de ne se mêler jamais à la foule, qui énerve les résolutions, arrondit les paroles, et leur ôte cette verdeur, cette sève, cette chaleur pénétrante, qui porte la conviction et la fait naître à son tour. Que faire, que résoudre quand la voix chérie d'une femme ou d'une mère vous dit, non avec amertume, mais avec l'accent d'une vive tendresse: « On fait beaucoup de fautes, il est vrai, vous n'avez pas tort de blâmer tout cela... mais il faut de la mesure... Songez à votre nom... Il est des convenances de position qu'on ne peut pas blesser impunément... » Position!... convenances!... mots négatifs!... castration politique!... Combien j'ai vu de villélistes par convenance, d'absolutistes par position!... Au surplus, la bonne compagnie n'aurait rien gagné à se montrer plus romaine, car, dans ces derniers temps, elle n'avait aucun crédit auprès du gouvernement; elle n'était consultée sur rien.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Ah! par exemple, le paradoxe est un peu fort; la France toute palpitante était entre ses mains.

LE MARQUIS.

Nouvelle erreur.... La noblesse de cour, ou, pour mieux dire, la noblesse de Paris, n'avait pas, depuis long-temps, la moindre influence dans les affaires. Une duchesse aurait eu beaucoup de peine à procurer un bureau de tabac. M. de Villèle détestait ce qu'on appelle la bonne compagnie; après la tribune, c'est à elle pourtant qu'il devait tout. Mais cet escabeau, devenu inutile, l'ingrat ministre l'avait écarté. Ceci mérite d'être repris de plus loin. L'influence de la haute société subit des phases diverses. En 1814, à l'apparition de la Charte, le monde des salons jeta les hauts cris, personne ne comprit un mot au nouveau pacte social, et à parler franchement, cette éducation politique, qui, un peu plus tard, s'acheva si vite, n'était encore commencée nulle part. Quelques hommes supérieurs eurent beau vouloir expliquer la Charte aux femmes, ils en furent pour leurs frais. Mais, leur répondait-on, c'est la révolution de 91; le roi abdique en montant sur le trône. Le roi n'est plus qu'un préfet, peut-être même un roi d'Angleterre. La publicité de la tribune, de la presse, semblait

une innovation inouïe, monstrueuse, intolérable. Impossible de marcher avec de pareilles entraves; c'était vouloir danser les fers aux pieds. Comme peu de gens savaient s'il fallait prendre la Charte au sérieux, les modérés se turent, et les exagérés parvinrent seuls à se faire entendre. Ils se révoltèrent contre le duc de Richelieu, ministre honnête homme, qui approuvait le système représentatif, et voulait l'appliquer de bonne foi. On lui contesta jusqu'à sa probité. Rempli de désintéressement et de conscience, il fut accablé d'invectives, surtout par les gens de sa sorte; on se rappelle *le Conservateur*; on se rappelle le ton des conversations de cette époque. Ineptie, scélératesse, trahison, tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux dans ce genre fut prodigué aux ministres de Louis XVIII; on les accusa même d'assassinat. Demandez à M. Decazes! MM. de Villèle, de Corbière, et les autres coryphées du parti provincial, profitèrent de cette démente; ils ne tardèrent pas à s'introduire dans les salons de la princesse de***, de madame de***, toutes personnes influentes par leur esprit, considérables par leur rang, et d'une exagération connue; enfin, pour parler le langage de M. Cabet, ils se firent appuyer par les *notabilités anti-libérales*. La violence était extrême dans la société; les jeunes femmes finirent par

s'en lasser; elles ne prirent aucune part à toutes ces diatribes; elles voulurent absolument s'amuser, et formèrent des coteries fashionables, d'où l'ennui seul se trouva exclu. L'indifférence politique y régna en souveraine; satisfaites d'une belle existence, se croyant sûres de la conserver, les femmes à la mode ne se tinrent nullement en garde contre les idées nouvelles, et proscrivirent un puritanisme fastidieux. On mit les haines politiques au ban du grand monde; on les déclara de mauvais goût. Dans l'intervalle, les dames influentes, les *gros bonnets*, c'est le terme technique, vieillirent, et, en grande partie, se résignèrent à la retraite. La violence disparut avec elle; le ton du *High-life* devint généralement modéré. Ce n'était pas là ce qu'il fallait à M. de Villèle; d'ailleurs, son chemin était fait, il n'avait plus besoin de personne. Ne s'appuyant plus sur la haute société, il battit en brèche l'influence aristocratique dans l'esprit du prince qui devait succéder à la couronne. Ce fait sera nié; mais il y en a mille preuves, je me contenterai de la première et de la dernière. A l'avènement de Charles X, son ancienne maison, composée de grands seigneurs et d'autres personnes connues, perdit absolument sa confiance, et, quatre ans plus tard, la cour se réunit en masse pour renverser M. de Villèle. Il suffit

d'ailleurs de se rappeler les votes de la chambre des pairs sur les lois d'amour, d'aïnesse, des rentes, et *tutte quante*. Ce fut, sans contredit, le moment le plus agréable de la société parisienne. Éloignée de la politique ministérielle, n'ayant aucun moyen de se mêler d'affaires, elle se réfugia dans le goût des lettres et des nobles plaisirs. L'horizon n'était pas encore assez sombre pour ravir toute sécurité. Les bals, les fêtes, les tableaux en action, les spectacles de société se succédaient joyeusement. Nous regretterons long-temps Lormois et son théâtre, et ses frais ombrages, et sa franche hospitalité. Le duc de M^{***}, l'excellent propriétaire de ce beau lieu, défierait aisément l'adversité, parce qu'elle ne parviendrait pas à lui faire perdre un seul de ses amis; sa noble compagne réunit tous les dons de l'esprit à un caractère empreint d'énergie et de force. Modèle de grâce dans une situation brillante et facile, elle donnerait, s'il le fallait, l'exemple d'un inébranlable courage. Je vous citerai encore la marquise de M^{****}, digne sœur d'un ministre dont la France conservera long-temps le souvenir; madame de Ch....x, la vicomtesse de N...les, mesdames de C^{***}, de B...gne, de N...ty, si distinguées, si supérieures dans des genres très-différents. Nous les possédons encore; mais qui nous rendra la femme accom-

plie qu'une voix unanime mettait à la tête de la société? Qui nous rendra ce salon, véritable asile de l'égalité, puisque l'aristocratie du mérite était la seule qui s'y fît sentir? Les ouvrages de la duchesse de Duras, justement appréciés par les hommes de lettres, étaient souvent l'objet du dénigrement des gens du monde, car, dans ce qui s'appelle le monde, on accueille avec quelque défiance tout ce qui sort des habitudes ordinaires. A quoi bon se mettre en spectacle? Pourquoi ne pas rester tranquille? Quelle fureur de faire parler de soi? de s'exposer à être tympanisée dans les journaux? Telles sont les objections de la foule élégante à toute tentative un peu hardie. Madame de Duras se sentait supérieure à ces vaines considérations. Ce n'est pas à un cercle borné qu'elle s'adressait. L'Europe l'appréciait, et se faisait souvent représenter chez elle par l'élite de ses hommes d'état, de ses savants ou de ses littérateurs. Les souverains même s'y rendaient avec empressement. J'ai eu l'honneur d'y voir le roi et les princes de Prusse. Alliant l'observation de hautes convenances au sentiment de sa propre dignité, la duchesse recevait ses illustres hôtes avec les formes d'une amitié respectueuse. Mais ses affections véritables ne l'entraînaient pas vers le pouvoir; le génie, le talent eurent toujours pour elle un

attrait irrésistible. Là se rendait habituellement le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, dont l'entretien semble tous les jours plus nouveau et plus attachant; M. Pasquier, qui a tant et si bien vu, et dont la conversation est l'ingénieux résumé d'une grande époque. C'est là aussi que nous avons entendu, pour la première fois, les vers inspirés de Delphine Gay; madame de Duras l'écoutait avec un orgueil presque maternel; Châteaubriand, Humboldt, Villemain furent ses amis.

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

Oui, je vois cela d'ici, madame de Duras était libérale, bel esprit.... Son salon était un cercle littéraire, une académie.

LE MARQUIS.

Rien n'y ressemblait moins. Bonne, indulgente, elle accueillait la jeunesse, lui laissait pleine liberté, et voyait avec joie son aimable fille se livrer, parmi ses compagnes, à la douce gaieté de leur âge... Vous sentez bien, monsieur, que des réunions de ce genre, que cette alliance de l'excellent ton d'autrefois et des lumières de notre époque, ne pouvait convenir au ministère le plus rétrograde et le plus vulgaire que jamais ait essuyé un pays.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

En vérité, monsieur, voilà d'étranges asser-

tions ! vous êtes de bonne foi, sans doute, mais un peu trop préoccupé ! il semblerait, à vous en croire, que votre faubourg Saint-Germain était le sanctuaire du libéralisme, la forteresse inexpugnable de l'ordre constitutionnel.... Et l'influence du clergé ! et la congrégation !... qu'en direz-vous, s'il vous plaît?...

LE MARQUIS.

Que rien au monde ne fut si pernicieux sous tous les rapports ; que ce mariage du trône et de l'autel brisa l'un et faillit renverser l'autre... Mais pensez-vous, monsieur, que cette congrégation fût une assemblée de cordons bleus, et qu'il fallût faire des preuves pour y entrer ? des hommes de la plus grande naissance y étaient certainement affiliés ; l'un des fondateurs de cette institution portait même un nom historique, pour le moins égal aux plus beaux noms de France ; mais la majorité se composait d'individus d'un étage très-inférieur. Les *gens de rien* se montrèrent, comme c'est l'ordinaire, plus adroits, plus avisés que leurs illustres patrons. Ils encombrèrent toutes les avenues du pouvoir ; ils tinrent seuls le fil des affaires, et beaucoup de ceux qui les avaient poussés se virent réduits à leur servir de postillons et de factotons.....

LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

O Saint-Simon ! (non pas le vôtre, monsieur,

mais le mien) ô Saint-Simon ! qu'aurais-tu dit de tout ce tripotage dévot renouvelé de la triste Maintenon, ton ennemie de cœur ? Qu'êtes-vous devenue, jeunesse du grand roi ? Où êtes-vous, beaux jours où, comme dit M. de Voltaire,

Ces belles Montbazou, ces Châtillon brillantes,
Dansaient avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Que de fois je me suis transporté par la pensée dans la galerie de Versailles, où Bossuet, M. le Prince, Racine, et madame de Sévigné, devaient ensemble dans la douce intimité du génie !

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Illusion ! Illusion ! l'entretien devait être froid et gêné ; Racine mourait de peur ; il faisait des révérences ; madame de Sévigné, terrifiée par les *mille boucles* de madame de Montespan, se serait contre son ami Dangeau, et conseillait son jeu pour se donner une contenance ; Bossuet flattait d'un air austère, et le grand Condé mendiait la main d'une bâtarde pour son petit-fils !

LE MARQUIS.

Il y a du vrai sous cette caricature, mais qu'en concluez-vous ? Le siècle de Louis XIV fut une belle et noble époque ; l'oublier serait à la fois de l'ingratitude et de la maladresse : les étrangers ne font pas si bon marché de leurs souve-